

Désiré Nyela (Université Sainte-Anne)

Trafic de regards *Considérations sur le roman d'espionnage africain*

Explorer la possibilité de l'existence d'un genre dans la littérature africaine est toujours une entreprise risquée et incertaine, qui pourrait relever de ce qu'un acteur influent¹ de la vie politique française avait, en son temps, qualifié d' « expérimentation hasardeuse ». Et la critique africaniste, comme mue par une sorte de réflexe pavlovien, commet (au moins) une double erreur. La première : considérer l'existence de la littérature africaine comme une donnée évidente, allant de soi – alors que cette littérature est traversée de lignes de fuite qui rendent sa réalité intangible²–; la seconde : n'explorer la possibilité de l'existence de quelque genre que dans les bornes de la littérature de prestige, la littérature majusculée.

Or, à bien examiner cette littérature, un constat saute aux yeux de l'observateur attentif : le désintérêt des écrivains subsahariens pour le roman d'espionnage, comme s'ils rechignaient à s'engager dans un genre frappé de l'opprobre accolé aux genres populaires. En outre, les pays producteurs et consommateurs du genre le doivent tous, peu ou prou, à leur impérialisme, dont l'Afrique a souvent été victime. Ainsi se comprend la posture contre-espionne et supranationale de Scorpion l'Africain –rare héros sériel connu du roman d'espionnage africain - comme résultat d'une démarche volontariste : on investit un genre populaire venu du nord pour passer un message du sud. Volontarisme bien plus contre-productif, dans la mesure où la dynamique du genre, avec ses contraintes, surpasse le message, au grand dam du lectorat auquel ce message est pourtant destiné. Voilà qui, entre autres³, expliquerait l'absence de romans d'espionnage chez les auteurs de la littérature africaine. Il y a bien cependant des traces de l'espionnage dans nombre de romans africains : la présence d'espions, espionnes et autres indicateurs de police ou agents de renseignements dans les épopées⁴, les romans de Mongo Beti⁵, de Boubacar Boris Diop⁶, de Mudimbe⁷ ou encore les récits sur les enfants soldats⁸... Même le récit de voyage –genre très prisé de la littérature coloniale –de Léopold Panet, *Relation d'un voyage du Sénégal à Soueïra (Mogador)* a pu être indexé dans le cadre d'une activité de renseignements au bénéfice de la France coloniale⁹. Mais, il n'y a là rien de très significatif qui permette de parler d'un genre à part entière. Paradoxe : alors que l'existence de la littérature africaine est largement tributaire d'une volonté idéologique, elle dédaigne l'espionnage comme genre, pourtant l'une des machines les plus puissantes à sécréter de l'idéologique. Idéologie comme riposte –à travers la production d'un contre-discours ou d'un autre regard sur l'Afrique – mais aussi comme initiative, à travers la configuration d'un regard sur le monde.

Il faut alors se tourner vers la littérature populaire, avec les éditions ABC et la collection *Les archives secrètes du BSI* pour avoir des romans d'espionnage africains, d'où transparaît une âpre bataille des regards (sur l'Afrique) dont le lecteur est l'enjeu. C'est donc à partir des aventures de la série inspirée des

archives secrètes du BSI que s'articulera notre réflexion sur le roman d'espionnage africain, accolée à la question du regard, à travers l'acte de lecture. Acte de lecture comme processus envisagé en trois phases dont chaque temps fort est constitutif d'un type de regard : regard flou –du lecteur qui fait ses premiers pas dans le texte-; regard perspicace –une fois dans le texte –sur une série au protocole narratif rôdé; regards croisés, issu de l'affrontement sournois auquel se livrent les protagonistes, dont il (le lecteur) est l'enjeu, enfin.

Regard flou

C'est la première phase, celle de l'identification. Identification de signes extérieurs – le format, les pages couverture, l'éditorial... - et intérieurs –la traversée des mots – qui balisent le parcours du genre de ces aventures. Phase où le lecteur, encore frappé de *myopie*, s'apprête à rentrer dans la série. Et la sérialité des aventures de Scorpion l'Africain les estampille du sceau de la littérature populaire. Littérature comme produit issu du moule d'une industrie culturelle – avec ses maisons d'éditions et leurs collections – qui la formate à travers un certain nombre de repères qu'elle fournit au lecteur¹⁰ (consommateur).

En premier lieu, la page couverture, identifiable par des détails précis. D'abord, le nom du héros, « Scorpion l'Africain », étalé, sur le frontispice de la page, en gros sur deux lignes et en caractères gras. Vient ensuite en dessous, en plus petit et en gras, le titre, suivi plus bas d'une illustration. Illustration qui densifie ici l'ancrage réaliste du genre, comme indice sur le contenu thématique du récit; mais aussi comme appât qui incite le lecteur à en découvrir l'histoire, comme en témoigne la description de ces couvertures*. À première vue, une évidence saute aux yeux du lecteur : tous les personnages dans ces couvertures sont des hommes, représentés sous l'angle du rapport de force, entre bourreaux et victimes. Qu'est-ce à dire? Que l'espionnage africain serait l'apanage de la masculinité? Il n'y a qu'un pas que le lecteur (qui mâle y pense¹¹) n'hésiterait pas à franchir. Ensuite, ces couvertures mettent en scène le thème du regard, décliné à travers la palette des sentiments. Regard froid et haineux de l'assassin brandissant un poignard sanguinolent, penché à califourchon sur sa victime (*Le tueur d'élite*) ou de trois soldats qui avancent de leur pas déterminé, mitrailleuse au poing crachant le feu (*Machines à découdre*); regard d'effroi de ce personnage, dans les hauteurs d'un chantier d'immeubles en construction, s'accrochant désespérément à une poigne au risque de basculer dans le vide (*Les Affameurs*) ou de tel autre, dans un décor de laboratoire, la tête enfoncée dans un casque, devant l'impassibilité du chercheur absorbé par l'examen de son monitor (*Trafic d'âmes*); regard cadavérique d'un athlète à l'agonie sur son lit (*Athlètes à abattre*); et parfois, le regard s'efface derrière le cri de douleur, comme on peut le voir sur telle couverture où le personnage, tombé à l'eau, est attaqué par un caïman (*Les statuettes sanglantes*) ou enfin sur telle autre où on aperçoit un homme, criblé de balles, les bras en croix devant une automobile.

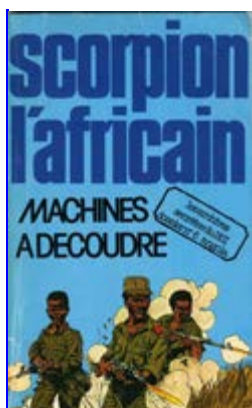


Figure 1

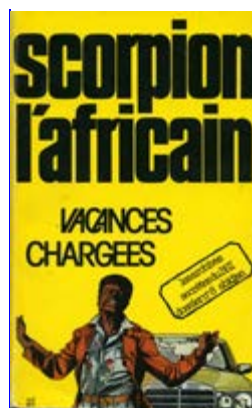


Figure 2

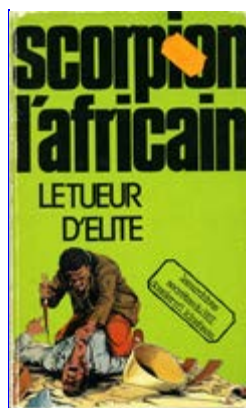


Figure 3

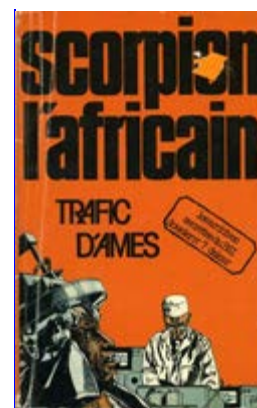


Figure 4

Sur le même plan que l'illustration, dans un encadré sur le côté à droite apparaît le nom de la collection « Les archives secrètes du BSI » avec, en dessous, le numéro du dossier ainsi que le nom du lieu où s'est déroulée la mission du héros. Tout en bas, à l'extrême droite, se trouvent –presque imperceptibles si on n'y fait attention– les initiales de l'illustrateur, JMR pour Jean-Marie Ruffieux.

Revenons un tant soit peu sur les différentes villes dans lesquelles Scorpion a effectué ses missions. On y découvre qu'elles l'ont conduit aux quatre coins du globe : l'Afrique (Kinshasa, dossier n° 1; Monrovia, dossier n° 2, Dakar, dossier n° 7 et Abidjan, dossier n° 8), l'Europe (Rome et Moscou, dossier n° 4; Lisbonne, Francfort et toute la côte européenne jusqu'en Afrique, dossier n° 6) et l'Amérique (Montréal, dossier n° 3; les Etats-Unis (Floride), dossier n° 5¹²). Il faut remarquer que pour les dossiers numéros 4 (Sahel) et 6 (Angola), Scorpion a dû intervenir en Europe pour prévenir des catastrophes qui se seraient produites dans les pays du Sahel et en Angola. L'examen de la page couverture laisse penser que tout y est mis en oeuvre pour que le lecteur l'identifie du premier coup d'oeil et ne retienne – s'il n'y avait qu'un indice à retenir - que le nom du héros. Page couverture aux allures de vitrine d'une collection qui s'identifie à son héros. C'est le résultat de la « marchandisation » de la littérature, qui confère dès lors une plus-value au héros sériel, au détriment d'autres instances, comme l'auteur. Tel est d'ailleurs le cas ici où, nulle part, il n'est fait mention de ce dernier. En fait, les aventures de Scorpion sont racontées au lecteur par l'intermédiaire d'un narrateur, mais pas toujours le même, comme on peut le lire après l'éditorial, juste avant d'entrer dans le récit : Aziz Maarouf pour *Le tueur d'élite*, Omar Kapoko pour *Les statuettes sanglantes*, Jean-Pierre Dikolo pour *Athlètes à abattre*, *Main blanche sur la ville* et *Machines à découper*, Sidiki Fall pour *Les affameurs*, Julien Kacou pour *Trafic d'âmes* et enfin Samba Sow pour *Vacances chargées*. Feinte éditoriale à travers la déclinaison d'un seul et même narrateur aux multiples identités ou existence réelle de plusieurs narrateurs ? Toujours est-il que le roman d'espionnage, tel que présenté ici, apparaît comme un genre sans auteur, porté par des narrateurs interchangeable au service d'un héros. Formule proche du récit épique, porté non par un auteur mais par un conteur (ou un griot), et dont l'histoire se confond avec son héros qui en est lui-même le véritable auteur. Vu sous cet angle, le héros du roman d'espionnage ne serait-il pas un avatar moderne du héros épique traditionnel dont les « multiples » narrateurs racontent ici les exploits? En fait, les aventures de Scorpion révéleraient un phénomène particulier, encore plus transparent avec l'abaissement de l'auteur dans la littérature sérielle : la transposition écrite d'un mode narratif traditionnel oral, perceptible par son lecteur africain. Narration

traditionnelle de l'ordre du narratif épique tant par l'effacement de l'auteur que par sa dimension collective. En effet, Scorpion, le héros de la série, est présenté au lecteur à travers son identité africaine; une étiquette englobante, supranationale, qui transcende les frontières nationales. On remarque également que ceux qui racontent ses exploits sont d'origines diverses, à en juger par leurs patronymes respectifs¹³. Il semble que ce soit le même souci panafricaniste qui explique la pluralité¹⁴ de ces narrateurs qui, à travers Scorpion, se mettent au service non d'un pays mais de tout un continent : l'Afrique. Homogénéisation par le biais de l'idéologie panafricaniste. Panafricanisme comme moteur de l'action du héros et de son organisation. En effet, tout l'argumentaire de l'éditorial – juste après la page couverture, passage obligé avant de rentrer dans le récit – tourne autour de cette idéologie. D'ailleurs, le BSI (Bureau spécial d'intervention) ne se trouve-t-il pas à Addis-Abeba, siège des institutions de l'OUA¹⁵? Au-delà de ce symbole, reste que toutes les caractéristiques de cette « centrale » confirment son orientation panafricaniste. À commencer par son financement, « alimenté (modestement encore) par les pays indépendants d'Afrique », ses règles de fonctionnement, calquées sur le principe de non-ingérence dans les affaires intérieures des Etats prôné par l'OUA. Ce qui fait dire à l'éditeur :

Le BSI n'intervient d'ailleurs qu'à la demande de l'Etat concerné, et il ne s'agit pas pour lui de se substituer aux services de police ou de renseignements locaux, mais simplement de les épauler, en leur fournissant le concours de techniciens ou d'agents dont ils peuvent ne pas disposer, rompus aux techniques les plus élaborées de la police criminelle et du contre-espionnage. (p. 5-6)

La dénomination même de ses agents ne tranche-t-elle pas avec celle en vigueur dans l'univers des agents secrets ? Là où l'usage consiste à remplacer les patronymes par des numéros, les agents de la « centrale » africaine innovent avec des noms de code empruntés au bestiaire africain – « Jaguar », « Chat », « Cobra », « Scorpion noir¹⁶ »...– la transformant ainsi en « zoo » d'une nature bien particulière.

Il y a, surtout, sa mission : « parer aux agressions graves, d'où qu'elles viennent, dont le continent africain peut être la victime » (p. 5). Car, le BSI est le résultat d'une initiative personnelle, celle de son chef, le « Vieux », encore appelé le « Patron¹⁷ » dans l'optique de préserver les fondements d'une indépendance fraîchement acquise :

L'homme qui dirige le BSI aujourd'hui l'a fondé voilà quelques années, convaincu que la fin de la colonisation ne coïnciderait pas nécessairement avec la fin des problèmes, que les tentatives de spoliation ou de noyautage, les complots, les ingérences, les truquages continueraient, qu'ils se feraient seulement plus subtils, et qu'il faudrait se battre contre leurs auteurs avec des armes singulièrement affûtées. (p. 6)

Objectif articulé autour d'une logique défensive. Peut-être serait-il plus approprié ici de parler de *légitime défense*. Légitime défense comme onguent qui enduit l'action d'une onction éthique et indexe ces récits d'espionnage africain à la tradition du contre-espionnage. C'est pourquoi Scorpion, dans une longue discussion avec le dénommé Smith (*Machines à découdre*), se défend de toute ingérence, lui qui

circonscrit son action à la seule traque des « ennemis de l'Afrique » :

- [...] Je ne suis jamais allé dans votre pays pour y imposer la volonté de l'Afrique. Je n'ai jamais aidé vos ennemis de l'intérieur. Je n'ai jamais armé de mercenaires pour tuer vos concitoyens. Enfin, jamais je n'ai envoyé de soldats, de bateaux, d'avions pour massacrer, pour bombarder, pour brûler... (*Machines à découdre* : 63)

Tradition du contre-espionnage, inductrice d'un antagonisme manichéen entre le bien et le mal; antagonisme révélateur d'une bataille de regards – nous y reviendrons plus loin – dont le lecteur est l'enjeu. Changement de prisme : frappé aux yeux du grand public du stigma de la vilénie, l'espionnage comme activité acquiert, grâce au contre-espionnage, ses lettres de noblesse, puisqu'il faut bien répondre et se prémunir des coups de l'ennemi. La divulgation de certaines affaires, parvenues au public sous forme de récits, rentre ainsi dans cette pragmatique explicite de la prévention :

S'il [le « Vieux »] a accepté de nous permettre l'accès à certaines archives d'Addis-Abeba, s'il veut bien nous communiquer de temps à autre certains dossiers –dont les récits de cette collection ne sont que les développements –, c'est qu'il a ses raisons, c'est qu'il estime que cela non seulement n'est pas dangereux, mais peut être salutaire. Que cela peut, dans une certaine mesure, décourager certaines initiatives. (p. 7)

De ces propos, se dégagent un certain nombre d'idées-forces. D'abord que le contre-espionnage participe ici de l'action psychologique à des fins dissuasives : révéler à l'ennemi qu'on est venu à bout des machinations les plus machiavéliques pour lui montrer sa force, sa perspicacité, de quoi on est capable. Ainsi, l'action psychologique participe de la logique du (*faire*) *croire*, dans laquelle s'insère le roman d'espionnage. Car, il s'agit pour lui de résoudre le paradoxe issu de la tension entre la culture du secret et son goût pour la révélation, en rapport à la question de la vérité. C'est la raison pour laquelle le roman d'espionnage se conçoit comme la présentation de lettres de créance au lecteur. Pour ce faire, le roman d'espionnage déploie un faisceau de signes constitutifs des emblèmes du crédit qui scellent le pacte de croyance avec le lecteur. Ici réside l'une des principales différences, établies au XXe siècle, entre le roman d'espionnage – qui relève de la littérature populaire – et le roman tout court –qui relève lui, de la littérature majuscule-. Alors que le récit du roman jaillit du prisme d'une subjectivité, celle de l'auteur – lui accordant ainsi une prime à la singularisation –, le récit du roman d'espionnage par contre – compte tenu du paradoxe inhérent au genre – passe en général par la médiation d'un tiers : un informateur (quand l'auteur n'est pas lui-même un professionnel de l'espionnage). Cette proposition se vérifie ici dans la mesure où les narrateurs des aventures de Scorpion l'Africain ont puisé à la source des archives secrètes du BSI; archives dont les dossiers sont constitués de rapports rédigés par les agents au terme de chaque mission. À propos de ces aventures, nous parlions plus haut d'un genre sans auteur, dont le véritable auteur serait le héros lui-même. Mais ne serait-il pas plus approprié de parler d'une littérature au coeur d'un circuit médiatique au centre duquel se trouve l'informateur, c'est-à-dire le héros, Scorpion en l'occurrence ici?

Qui dit archives dit compilation de dossiers. Et qui dit dossiers dit rapports, relation

des faits dans leur neutralité, leur objectivité. Il ne saurait donc être question ici d'auteur¹⁸, mais simplement de narrateurs –d'ailleurs interchangeables, on l'a dit plus haut-, qui s'en tiennent aux dossiers, aux faits, « dont les récits, nous rappelle l'éditeur, ne sont que le développement ». Voilà qui achève de consolider la crédibilité du récit, inscrit dès lors dans un régime de vérité. En clair, les récits des aventures de Scorpion doivent être pris comme tels, pour argent comptant, au premier degré. Jean-Toussaint Samat¹⁹, dans ses romans d'espionnage, s'en remettait à l'expérience vécue de Jean-Marie Le Coudrier, son informateur et héros narrateur. Dans la série inspirée des archives secrètes du BSI, les différents narrateurs s'en tiennent aux rapports détaillés de Scorpion. Est-ce le prix à payer pour assurer la solidité du genre ? Toujours est-il que le roman d'espionnage peut, à juste titre, être considéré comme l'une des mécaniques argumentatives les plus puissantes dans la conquête de l'adhésion du lecteur.

Autre élément non moins significatif, qui touche à la dimension sérielle de ces aventures : l'accessibilité aux archives, comme couteau à double tranchant, à la fois vecteur de la série, mais aussi comme facteur (possible) de son interruption. Car, les aventures de Scorpion l'Africain s'insèrent dans le mode d'une communication asymétrique, à sens unique, dont le chef du BSI détient le flux, le contrôle. Voilà qui prépare le lecteur à une éventuelle interruption de la série, laquelle interruption est alors inhérente à son fonctionnement même. Certes, ces aventures s'interrompent, bien plus à cause de difficultés d'ordre économique liées au marché de l'édition, que des aléas de leur réalité sérielle. Mais la collection aura tout de même eu le temps, en quelques numéros, d'offrir au lecteur des récits qui, par leur empreinte, viendront enrichir l'héritage du roman d'espionnage. Reste à déterminer la place de Scorpion, héros sériel inscrit dans une double tradition : française et africaine. En effet, ses aventures, récits d'espionnage, relèvent d'un genre venu du Nord et font partie de la littérature populaire française. Mais, elles relèvent aussi de la littérature africaine. En ce sens, elles participent d'une littérature seconde, c'est-à-dire qui vient après, condamnée à l'intertextualité; en somme, une littérature parasite. Toutefois, l'arrêt de la série (réduite à une dizaine de titres à peine) signale que c'est un parasite qui ne prend pas. On pourrait alors se poser la question de cet échec commercial, dû à la déception des lecteurs français²⁰. Déception attribuable à la fois à des causes d'ordre générique et structurel.

Sur le plan générique, les aventures de Scorpion rentrent dans le cadre du modèle d'espions supranationaux. Modèle qui, dans les années 70, succède à celui où le roman d'espionnage épousait clairement la division du monde en deux blocs : capitalistes contre communistes. Mais le modèle de l'espion supranational est un échec en ceci que le roman d'espionnage, ferment de la fibre patriotique, joue sur la question de la crédibilité. Or, on accorde peu de crédibilité au patriotisme supranational qui, outre ce déficit de crédibilité, pêche par excès d'optimisme, le panafricanisme supposant la perception de l'Afrique comme bloc monolithique, ce que les difficultés de l'OUA (devenue UA) empêtrée dans d'interminables palabres interafricaines, viennent contredire.

En lien avec les causes d'ordre générique, il y a les causes structurelles, en rapport à l'industrie du livre. Ce qui amène à examiner la place des éditions ABC dans le paysage éditorial français. Maison d'éditions qui serait issue de *Jeune Afrique*, mensuel avec lequel elle partage l'idéologie panafricaniste. Là s'arrête la comparaison. Car, si les lecteurs du mensuel panafricain se recrutent dans la

diaspora africaine comme dans le continent, ceux des aventures de Scorpion proviennent majoritairement de France. À ce sujet, on ne saurait passer sous silence la culture de ce public cible; allusion culturelle qu'active le nom du héros sériel, dans une sorte de proximité avec Scipion l'Africain²¹, saisie par les seuls latinistes et/ou étudiants en histoire romaine. Public bien restreint alors que la logique commerciale du genre préconise l'élargissement à la masse.

Il y a enfin le format, inspiré de la *novella*, à mi-chemin entre la nouvelle et le roman. Le nombre de pages de ces aventures oscille entre 95 et 120 pages. Si ce format a connu un succès aux Etats-Unis, il n'en est pas de même en France où il a connu un succès mitigé. À mi-chemin entre le roman et la nouvelle, ce format n'a pas touché le public, qui préfère s'en tenir à des repères génériques plus marqués. Autant de facteurs qui expliquent l'échec commercial de cette série dont le protocole narratif saute aux yeux du lecteur perspicace.

Regard perspicace

Ce sont les paramètres du canon qui se révèlent au lecteur, après une fréquentation assidue de la série. Les récits des aventures de Scorpion l'Africain portent la marque d'une signature (qui se décline) sous la forme d'un protocole narratif bien huilé. Protocole qui se déroule en trois grands moments inter reliés : la machination, la mission et l'intervention. Comme troisième temps fort de cette dynamique narrative, l'intervention se déploie elle-même en deux mouvements : l'enquête et l'élucidation, qui coïncide avec la mise K.O. du mystère, pour paraphraser la devise du célèbre détective Nestor Burma.

La machination

C'est le déclencheur de l'aventure du héros, racontée par le narrateur. Il ne saurait y avoir de mission et, par conséquent, d'intervention sans machination. La machination entretient le goût du roman d'espionnage pour le secret, gage de succès des basses manoeuvres de l'ombre. Et la notion de secret en valorise une autre : l'information. Information sensible, privilège de quelques initiés, fomentateurs de l'ombre qui ourdissent un complot; ou du héros, perspicace, qui le dévoile au grand jour. Et ce n'est pas un hasard si le roman d'espionnage accorde tant de place à l'informateur, lui qui se trouve au coeur de cette tension inhérente au genre, nouée autour de deux aspects contradictoires : le secret et sa révélation. À l'instar des lois de la spéculation qui accordent une forte prime à la prise de risque, la gloire de l'espion ou du contre-espion de papier (informateur) est à la mesure de la machination éventée. En d'autres termes, plus la machination est diabolique, plus glorieux est le triomphe du héros. Le principe en est simple, mais terriblement efficace, articulé autour d'un scénario conçu d'avance, qui départage la réalité en deux : une face visible, apparente, trompeuse, sorte d'écran protecteur de la face cachée, obscure, invisible mais pourtant vraie, masque des noirs desseins des comploteurs.

Dans les aventures de Scorpion l'Africain, la machination prend les allures d'un complot ourdi contre les intérêts vitaux, stratégiques, bref les intérêts supérieurs du continent africain : intérêts économique, politique, culturel, humanitaire ou encore en termes d'image de marque...

Dans *Le tueur d'élite* (dossier no 1, Kinshasa), une série de meurtres sont commis, selon le même mode opératoire, à l'arme blanche. Parmi les victimes, on dénombre trois cadres supérieurs de l'administration, experts en économie, mais aussi des gens ordinaires, un coiffeur et un propriétaire de cinéma. Ces meurtres portent une signature, sous la forme d'un losange affreusement tatoué sur la poitrine de chacune des victimes. Signature qui oriente la police et l'opinion publique vers la (fausse) piste de Sanga, sadique tueur en série qui, un an plus tôt, signalait ainsi ses crimes. Affaire sensationnelle? Certes. Mais comme toutes celles que suscitent les crimes en série. Aussi sensationnelle qu'elle soit, cette affaire relève néanmoins de la police criminelle. Rien à voir, *a priori* avec l'espionnage. Mais derrière cet écran de fumée se cache une habile manoeuvre de dissimulation de la spoliation des revenus de redevance dus à l'Etat zaïrois²² par les dirigeants occidentaux d'une multinationale d'exploitation de ressources minières. Dans *Vacances chargées* (dossier no 8 Abidjan), la machination, une fois encore, obéit à des motivations économiques. Thérèse Koffi, dix-huit ans, sage et brillante étudiante amatrice de bridge, est retrouvée morte au bord de l'océan, violée et étranglée. Un témoin crédible²³

, Sonia Sadowski, affirme dans sa déposition avoir vu manoeuvrer une Mehari, la veille, aux abords du lieu où la police a découvert le cadavre. Son conducteur – autre détail important- avait le visage caché par un large chapeau de toile. Tous détails qui orientent les soupçons vers Salif Sidibé, la cinquantaine, une des personnalités abidjanaises de premier plan, amateur de bridge lui aussi et directeur d'une importante entreprise de travaux publics. Les investigations préliminaires de la police confirment les soupçons : Salif Sidibé est propriétaire d'une Mehari (passée au peigne fin) et il est toujours coiffé d'un chapeau de toile. De plus, Salif Sidibé n'a pas d'alibi : le jour du meurtre, il prétend avoir travaillé tard à son bureau, jusqu'à 2 heures du matin. Le hic : l'existence, dans l'immeuble de son entreprise d'un escalier de service qui lui permet d'accéder et de sortir de son bureau sans être vu. Sans surprise, on passe du soupçon à l'arrestation, avec tout ce que cela suppose de scandale. Triste fait divers comme il en arrive tant dans la plupart des métropoles? Derrière le scandale d'une affaire de moeurs se cache en fait une impitoyable course à l'obtention des marchés publics entre deux entreprises concurrentes : le Consortium africain (à capitaux étrangers) et l'Ivoirienne des travaux publics (détenue entièrement par des ivoiriens).

Dans *Machines à découdre* (dossier no 6 Angola), la machination entraîne le lecteur dans un imbroglio économique-politique, avec la question du trafic d'armes. Le « Pachacamac », un cargo battant pavillon panaméen à destination de Buenos Aires est victime d'une avarie. Il fait une escale technique à Lisbonne (Portugal). À son bord, des machines à coudre destinées aux réfugiés chiliens. Le déchargement du cargo s'effectue sans encombre jusqu'à ce qu'une caisse s'échappe de la grue et s'écrase sur le sol, dévoilant ainsi son véritable contenu : un impressionnant arsenal de guerre²⁴. Quelques heures plus tard, le Pachacamac saute, victime d'un mystérieux sabotage à l'explosif. Lipo 21, correspondant du BSI à Lisbonne, envoie un télégramme codé au « Vieux » à Addis-Abeba, dans lequel on apprend que la véritable destination du cargo n'était pas l'Argentine mais plutôt un pays africain. Lequel? À qui étaient destinées ces « machines à découdre »? Que cache ce mystérieux sabotage? À Scorpion d'en faire la lumière.

Les Affameurs (dossier no 4 Sahel) plonge le lecteur dans les eaux troubles des

relations internationales. À cause de la sécheresse, une terrible famine menace les populations du Sahel²⁵. Pour venir en aide aux populations menacées, la FAO²⁶ monte l'opération Sahel²⁷ grâce à la participation de ses membres, à l'exception de l'Union soviétique –pourtant proche, par son anti-impérialisme, des pays du Tiers-monde. Scorpion, en vacances, reçoit un mystérieux appel de Serge Gorine²⁸, lui demandant de gagner Rome²⁹ de toute urgence. Rendez-vous est pris par les deux agents dans la capitale italienne, à 15 heures, à l'hôtel Continental. Alors que Scorpion s'apprête à franchir le seuil du palace, Gorine reçoit deux balles en plein coeur. Mais avant de mourir, il parvient, dans un ultime effort, à murmurer des bribes de mots (énigmatiques) à son homologue africain :

- Génocide... Luigi... Grimaldi... Fais vite... Panama! (*Les affameurs* : 20)

Par qui Serge Gorine a-t-il été exécuté? Et pourquoi? Pourquoi parle-t-il de génocide? Qui est Luigi Grimaldi? Pourquoi parle-t-il du Panama? Pourquoi l'Union soviétique n'a-t-elle pas participé à l'opération Sahel de la FAO? Autant de mystères que le numéro un des agents du BSI se doit d'éclaircir.

Trafic d'âmes (dossier no 7 Dakar) mêle en quelque sorte politique et science-fiction. Ce roman montre combien la science, débarrassée de tout tabou éthique peut devenir un danger pour le politique. Un soir, Assane Fall, jeune chirurgien promis à une brillante carrière, assassine sans motif, trois inconnus à l'arme blanche : un commerçant libanais, un artisan diplômé et une fille de joie. Une sanglante affaire à ranger dans la rubrique des faits divers. Mais, interrogé par la police, Fall parle d'une organisation secrète aux ramifications mondiales nourrissant des ambitions hégémoniques. Des propos d'un illuminé, victime de surmenage, à en croire sa collègue Peggy Wesson. Interné à l'aile psychiatrique de la prison, Assane Fall est kidnappé avec la complicité de l'infirmier de garde, avant d'être retrouvé mort, criblé de balles dans une ruelle de la médina de Dakar.

Les statuettes sanglantes (dossier no 2 Monrovia) entraîne le lecteur dans les méandres d'un trafic pluriséculaire qui dépouille l'Afrique de l'un de ses biens les plus précieux : ses oeuvres d'art. Une série de vols sont commis dans la plupart des musées africains de renom. La présence de l'une des pièces volées est signalée à Monrovia³⁰. Debby, la spécialiste de l'art africain à l'UNESCO, tente en vain d'alerter le BSI. Devant « l'inaction » de la centrale, elle décide d'aller enquêter, seule, à Monrovia. Elle y passe pour une amatrice d'art africain en mal de pièces rares. Elle se rend au rendez-vous à la villa Trick en vue d'en faire l'acquisition. En fait, un guet-apens : elle est enlevée et torturée par les hommes de main de William Frescati, propriétaire du « Palerme », un restaurant italien. La façade respectable d'un restaurant chic sert en fait de paravent aux activités criminelles de son propriétaire.

Athlètes à abattre conduit le lecteur dans le domaine du sport, pris en otage par des affairistes sans scrupules. Ce roman fait la démonstration que sport et affairisme ne font pas bon ménage. Nous sommes à quelques semaines de l'ouverture des jeux olympiques de Montréal. Au village olympique, les athlètes du monde entier s'entraînent d'arrache-pied. Deux athlètes ougandais, Kaweta et Ate Guimana, sont victimes d'un empoisonnement auquel le premier ne survivra pas. Plus tard, la police découvre de la drogue dans la chambre des deux hommes et quelques jours après, dans celle d'une dizaine d'autres athlètes africains. À

quelques jours des jeux, cette découverte a l'effet d'une bombe. Tout accuse les athlètes africains qui seront, en toute logique, arrêtés et conduits à la brigade des stupéfiants. Habile machination qui vient non seulement ternir l'image des athlètes mais aussi celle du continent tout entier, et qui cache de sombres visées mercantilistes d'un des derniers rescapés de la mafia américaine. Du motif de la machination se dégage l'image d'un continent vulnérable, à la merci de tous les trafics. Vulnérabilité à l'origine de la création du BSI et de la légitimité de son action, inscrite dans le cadre du contre-espionnage. Contre-espionnage qui, nous ne le répèterons jamais assez, transforme la perception d'une activité – lui donnant ainsi ses lettres de noblesse-, et donc la situe dans le camp du bien. Ce qui ne manque pas d'une certaine efficacité d'un point de vue argumentatif. En effet, les aventures de Scorpion l'Africain font d'une pierre deux coups : on flétrit l'adversaire, dénué de tout scrupule, qui s'attaque à un faible³¹ et on rend, en même temps, la riposte légitime, qui ne saurait être qu'épique, héroïque, chevaleresque, faisant de Scorpion le défenseur, en quelque sorte de la veuve et de l'orphelin. Et le faible, dans sa légitime défense, peut user de tous les moyens. La mission du meilleur agent du BSI n'en est que plus claire : défendre l'intégrité de l'Afrique, sa chère patrie.

La mission

Le motif de la mission se manifeste sous forme de la sollicitation de Scorpion, comme dernier recours possible. Rappelons à cet effet que dans le respect des champs de compétences, le BSI n'intervient qu'à la demande expresse du pays concerné. Intervention sous forme d'assistance technique à travers la mise à disposition de ses meilleurs agents en matière de police criminelle et de contre-espionnage. Le recours en dernière instance à Scorpion induit que les services de sécurité locaux nagent en plein brouillard, font fausse piste ou se trouvent dans une impasse, dans la mesure où ils se heurtent à l'écran d'opacité qui s'interpose à la réalité, voilée par une machination souterraine. Demande d'intervention qui transite par le « Vieux », infatigable chef de la centrale africaine. Intraitable cerbère du temple qu'est l'Afrique, le « Patron » est connu pour sa légendaire intuition, fondée sur l'un des sacro-saints principes de l'espionnage, selon lequel les apparences sont toujours trompeuses. Espionnage comme affaire de sens, y compris du sixième, qui amène Scorpion, dans *Le tueur d'élite*, à s'interroger sur l'extraordinaire intuition de son chef :

Mieux que personne, Scorpion connaissait la stupéfiante intuition, l'espèce de don de double vue de l'homme pour qui il travaillait. Il se demanda si derrière cette succession de faits divers sanglants son chef ne voyait pas autre chose... Quoi? Inutile de l'interroger. S'il ne parlait pas, c'est qu'il avait ses raisons. (p. 34-35)

C'est ce même « instinct infailible³² » -là c'est le « Vieux » qui l'affirme à l'égard de son meilleur agent- qui convainc Scorpion de l'innocence des athlètes africains dans *Athlètes à abattre*; les « réticences » du Vieux ne servant que d'alibi narratif justificatif de la présentation des motifs de Scorpion aux yeux du lecteur. Dans *Vacances chargées*, les réticences du Vieux à l'égard de l'instinct de son meilleur agent sont plus vives, plus franches. Pour le chef du BSI, voler au secours d'un ami englué dans un scandale mondain relève de la simple routine policière. Au pire, est-ce une erreur judiciaire, mais rien qui ne concerne les intérêts de l'Afrique.

Toutefois, l'entêtement de Scorpion –au souvenir d'une amitié de quinze ans– allume une petite lueur dans l'esprit du Vieux qui consent tout de même à lui accorder une avance pour ses frais de mission.

L'acceptation d'une mission peut être affaire d'instinct, d'intuition. Elle est aussi motivée par l'exposé des faits dans la demande d'intervention soumise au BSI. Comme dans *Les statuettes sanglantes*, où le mode opératoire du pillage des oeuvres d'art africain est détaillé par Debby Himes, fonctionnaire au siège de l'UNESCO à Paris; ou dans *Machines à découdre*, où Lipo 21, correspondant du BSI à Lisbonne rend compte de la situation du « Pachacamac »; ou encore dans *Trafic d'âmes*, où les faits, contenus dans le rapport de police, finissent par corroborer l'hypothèse du complot, évoqué par Assane Fall au cours de son interrogatoire. Enfin, dans *Les Affameurs*, c'est l'urgence de la situation qui commande l'acceptation de la mission. En somme, qu'elle soit motivée par les faits, l'urgence ou par quelque intuition, la mission comme motif appelle le volet action : l'intervention.

L'intervention

Le motif de l'intervention constitue le volet action de la mission. L'objectif : élucider, à travers une enquête sur le terrain, le mystère caché derrière la manipulation et la dévoiler au grand jour. Enquête au centre du cousinage entre deux genres : le roman d'espionnage et le roman policier. De là à ranger les aventures de Scorpion dans le genre policier, il y a un pas que n'hésite pas à franchir Lilyan Kesteloot³³. Or, si le genre policier privilégie la manifestation de la vérité avec l'arrestation du coupable et l'expression de la justice, l'espionnage –décliné ici sous les espèces du contre-espionnage – attache la manifestation de la vérité au service d'un intérêt autre : la défense de la patrie. La présence de la dimension patriotique se donne comme un des paramètres importants dans la configuration de l'espionnage comme genre.

Chez Scorpion, la défense de sa patrie, l'Afrique, est le moteur de son action. Une action dont l'efficacité tient en la conformité à certains principes clés tels :

La plasticité identitaire; Scorpion change constamment d'identité. En dehors de son nom de code, son véritable patronyme est inconnu du public. Seuls lui sont révélées les identités sous lesquelles il entreprend chaque mission. Aussi se dissimule-t-il souvent sous l'identité passe-partout de l'homme d'affaires. Comme dans *Le tueur d'élite*, où il atterrit à Kinshasa sous le nom de Bokoum, de nationalité malienne; il emprunte l'identité de Jacques-Emile Ayé, de nationalité ivoirienne (*Les statuettes sanglantes*) ou encore celle de Folco Ferreira, angolais (*Machines à découdre*). Parfois, c'est sous la couverture d'un métier à vocation culturelle qu'il s'abrite : Nicolas Dieng, cinéaste de nationalité française (*Trafic d'âmes*) ou Jules Toussaint, chargé de mission à l'UNESCO (*Vacances chargées*). Souvent apparaît-il aussi sous les traits d'un enquêteur, Richard Okello, de nationalité ougandaise (*Athlètes à abattre*), Kabemba, de nationalité zairoise, dans *Les Affameurs*. Et parfois même, Scorpion multiplie les identités au cours d'une même mission, en fonction des aléas de son enquête : dans sa mission à Kinshasa, Bokoum devient ainsi Rwema Taley, jeune chargé d'affaires économiques de nationalité zairoise, chargé de la gestion d'entreprises, pour attirer son adversaire dans son piège. De même, Joseph-Thérèse Maîtrejean devient Folco Ferreira, homme d'affaires angolais, pour infiltrer le milieu des trafiquants d'armes

allemands. Ainsi décrit, le jeu avec l'identité apparaît comme la première arme sous forme de dissimulation, à opposer à l'ennemi afin de le dérouter. La manipulation identitaire inscrit alors l'espion ou le contre-espion dans la dialectique du vrai et du faux. Tension dialectique qui le situe ainsi à cheval entre deux linguistiques : une linguistique du mensonge –qu'il oppose à son ennemi – et une linguistique de la vérité –qu'il réserve à sa centrale -.

Le partenariat avec la police locale; l'action de Scorpion s'inscrit dans le cadre d'une coopération avec les autorités policières locales, en conformité avec l'un des principes fondamentaux du BSI. En fait, il serait plus approprié de dire que Scorpion s'assure (de) la bienveillance des forces de sécurité locales. Aussi reprend-il le relais de l'enquête préliminaire, menée par la police. Pas étonnant dès lors de le voir évoluer auprès de figures policières à l'instar de Matiadi (Kinshasa), Charbois, avec qui il forme un tandem (Montréal), Finetti (Rome), Kane (Dakar) ou encore Kacou (Abidjan). Mais il arrive aussi que l'as du BSI se heurte à la réticence de certains chefs de police, comme Chassevieux, chef de la brigade des stupéfiants (Montréal) voire à leur hostilité, à l'instar du major Barclays, protecteur du gang à l'origine du pillage des oeuvres d'art (Monrovia) ou de Koridev, chef des services secrets soviétiques, un des acteurs du détournement des céréales de l'opération Sahel (Moscou). La coopération avec les autorités locales renforce la légitimité de sa mission tout en levant, autant que faire se peut, tout obstacle susceptible d'entraver son action. Scorpion bénéficie alors d'une réelle marge de manoeuvre lui permettant de prendre des risques afin d'obtenir des résultats.

L'enquête; c'est le coeur même du motif de l'intervention. C'est l'enquête qui permet à Scorpion de démêler les fils de la sombre machination contre tout ce qui, de près ou de loin, touche le continent africain. Le recours à Scorpion confirme l'existence d'une machination que seul, lui, peut voir et, en conséquence, dont lui seul peut venir à bout. Avec Scorpion, on assiste alors à la reprise de l'enquête, à partir du dossier de police. L'as du BSI va alors solliciter ses sens et son intelligence pour les mettre au service de la manifestation de la vérité cachée. Toute la démarche de Scorpion tend vers un seul objectif : la (con)quête de l'information. À ce sujet, le lecteur et le héros ne situent pas sur un même pied d'égalité : alors que le lecteur a une longueur d'avance dans la détention de l'information, l'espion ou le contre-espion de papier la conquiert progressivement, au péril de sa vie. En fait, le roman d'espionnage se déploie selon les attendus du modèle réaliste dans un souci de crédibilité et de vraisemblance. En ce sens, son récit est une rétrospection sur la conquête de l'information et l'élucidation du complot. Conquête de l'information balisée par les attendus d'une enquête criminelle. Scorpion ne néglige aucun détail –fût-il dérisoire – et ne lésine pas sur les moyens : vérifications des faits, examen minutieux de scènes de crime, perquisitions (souvent sans mandat), filatures, surveillances, confirmation des hypothèses, interrogatoires des témoins, pour les enserrer dans leurs contradictions... Interrogatoires musclés, où le héros joue du coup de poing, quand ce n'est pas de son arme.

En marge des contraintes légales, la démarche de Scorpion s'apparente à celle du privé dans le roman noir, contraint à l'usage de moyens peu orthodoxes pour obtenir des résultats. Pour Scorpion, la défense de sa patrie est l'objet d'un contrat de performance qui le « condamne » à cette obligation de résultats. Certes, la marginalité de l'espion ou du contre-espion peut être gage d'efficacité. Mais, elle est aussi et surtout facteur de risques. Car, si Scorpion donne des coups, il en reçoit aussi, beaucoup, de ses ennemis. À chaque mission, Scorpion met sa vie en péril,

victime de coups tordus, guet-apens, attentats, sévices et autres tortures dont il réchappe. Survivre dans cet univers de l'ombre appelle donc une vigilance de tous les instants et commande d'être à l'écoute de tous ses sens, même (et surtout) le sixième. C'est pourquoi Scorpion, quelle que soit la situation, enregistre tous les détails, observe les moindres tics et gestes de ses interlocuteurs, est sensible à la moindre intonation, pour déceler une attitude étrange... Quelques exemples, comme dans *Machines à découdre*, où Scorpion, bien que dans le feu de l'action, garde ses sens en éveil :

[...] Quant à lui, sitôt que la voiture avait jailli du parking, il avait plongé. Il était sur ses gardes, et l'agression ne l'avait pas pris au dépourvu. Il eut le temps d'effectuer un roulé-boulé arrière qui l'amena 2 mètres plus loin. Il toucha terre au moment où le « motard » percutait le macadam. Trois roulés-boulés l'entraînèrent de l'autre côté de la rue, à l'abri des carrosseries des autres voitures garées le long du trottoir, hors de portée de la trajectoire mortelle des balles de Thomson. Il n'avait pourtant pas cessé une seconde d'observer tout ce qui s'était passé, enregistrant chaque détail avec la précision d'une caméra. C'était un peu comme s'il s'était dédoublé, son corps effectuant les gestes élémentaires de la survie, son oeil analysant chaque séquence de l'attentat, son esprit fonctionnant à la vitesse d'un ordinateur. (p. 46-47)

Le moindre relâchement peut s'avérer fatal :

[...] Figé dans l'attente, Scorpion avait commis l'erreur de cesser quelques secondes de surveiller ses arrières. Et l'homme qui s'adressait maintenant à lui appliquait sur sa nuque le canon de son arme. (p. 48)

Ce sont là des exemples comme il y en a tant dans les aventures de Scorpion l'Africain. C'est donc au prix d'une perspicacité nourrie d'une vigilance de tous les instants que le meilleur agent du BSI découvre la vérité, révélée sous forme de confession –moment fort de l'intervention – très souvent dans une sorte de retournement de situation. En effet, Scorpion se retrouve (souvent) en très mauvaise posture au moment de la révélation. Position basse occupée par Scorpion, qui conforte le sentiment de triomphe de son adversaire; sentiment de triomphe qui l'incite à révéler son stratagème à l'agent africain qu'il croit vaincu, mais qui réussit, dans une espèce de coup de théâtre, à retourner la situation à son avantage. On peut le voir dans la plupart des récits de la série, en dehors des dossiers 1 et 8 (*Le tueur d'élite* et *Vacances chargées*) où le protocole est quelque peu différent, Scorpion occupant une position haute, dominatrice, lorsqu'il fait parler le témoin principal. Bien sûr, Scorpion est, en quelque sorte, programmé pour vaincre. Mais, comme tout bon soldat de l'ombre, il a le triomphe discret, ses succès faisant rarement la une des journaux. Et quand bien même c'est le cas, il n'est jamais fait mention de l'as du BSI qui, par son travail de l'ombre, permet d'avoir un regard moins naïf sur les événements relatés dans la presse, dont on s'aperçoit qu'elles ont aussi leur histoire secrète.

Certes, Scorpion appartient à une « centrale », le BSI, dont il bénéficie du soutien logistique. Mais, sur le terrain, il est seul, face à ses ennemis, organisés en gangs. Et c'est seul qu'il en vient à bout. Voilà qui en fait un succès aux allures épiques, le transformant –comme nous l'avons dit plus haut – en héros épique des temps modernes. Dimension épique à partir de laquelle se détermine la bataille du regard

dans le roman d'espionnage, dont le lecteur est l'enjeu.

Regards croisés

Il s'agit de la bataille des regards, entre prédation et auto-défense, pour conquérir celui du lecteur, à qui on veut faire poser tel regard sur le monde. Elle s'articule autour de la partition des protagonistes en deux camps opposés : celui du bien et celui du mal. Bipartition comme réflexe manichéen qui détermine l'appartenance éthique des personnages, entre bons et méchants. Opposition frontale, issue de récits portés par des narrateurs qui revendiquent une posture partisane. Dans sa position d'interface dans la relation de la geste du héros au lecteur, le narrateur, dans le roman d'espionnage, assume pleinement son choix, celui du héros dont il relate les exploits, et use de toutes les potentialités narratives pour gagner la confiance et l'adhésion du lecteur. Adhésion qui suppose une convergence des regards leur permettant d'avoir la même vision du monde.

Issu du prisme du narrateur du roman d'espionnage, le monde n'apparaît que dans sa dimension la plus manichéenne. Et s'il escompte quelque complicité avec le lecteur, c'est pour voir dans quelle mesure il va l'adjoindre à son camp, emporter sa confiance. Comme relais entre les aventures du héros et le lecteur, le narrateur use de son pouvoir pour faire basculer le lecteur dans son camp : celui du héros. Pas étonnant que l'une de ses principales caractéristiques soit l'omniscience. Qu'il raconte à la première personne³⁴ ou à la troisième³⁵, le narrateur du roman d'espionnage, détenteur de l'information, est un narrateur omniscient. Et il ne saurait en être autrement, puisque ce trait de caractère participe de la crédibilisation du récit.

Omniscience à travers la maîtrise de savoirs technoscientifiques. À l'exemple des armes à feu et de leurs propriétés, qui n'ont pas de secret pour lui. Qu'il s'agisse de l'inventaire des cales du Pachacamac dans *Machines à découdre* ou du processus de fabrication de l'explosif préféré du Chat³⁶ dans *Vacances chargées*, le narrateur étale sa maîtrise du jargon des armes de guerre. De même en est-il quand il décode pour le lecteur profane, le jargon énigmatique en vigueur dans le milieu de l'espionnage; comme ce commentaire explicatif en minuscules, qu'il insère au milieu d'un câble destiné au Vieux par Lipo 21 : « On dit d'un agent qu'il est "retourné" quand il accepte de travailler pour le camp opposé » (*Machines à découdre* : 17); ou lorsqu'après ce message sibyllin, « Père gravement touché. Suggère retour dès conclusion », on lit :

En réalité, le destinataire de ce télégramme avait un père en excellente santé. En clair, le câble signifiait simplement qu'il allait devoir prendre ses cliques et ses claques et filer sur la capitale éthiopienne par le prochain avion. (*Le tueur d'élite* : 23)

Parfois, le narrateur tire avantage de l'interlocution pour faire de son récit, un lieu de savoirs; comme lorsque le Vieux se livre, devant un Scorpion attentif, à une véritable sociologie de l'univers des trafiquants d'armes dans *Machines à découdre*; ou encore quand, dans *Athlètes à abattre*, le docteur Poupelard décrit la substance ayant servi à empoisonner les athlètes africains :

- [...] Ce n'est pas une substance chimique qui a été employée, comme

l'arsenic ou la strychnine. C'est un végétal vénéneux tiré d'une variété de *Junipera Sabinas*. En termes plus clairs, il s'agit de la sève d'un banal genévrier, mais d'une espèce typiquement africaine qui ne pousse que dans les pays de la savane, et très chauds.

Et, en réponse à une question de l'inspecteur Charbois, il ajoute :

- Une chose encore qui, peut-être, vous mettra sur la voie : ce poison, ce *Junipera Sabinas*, est d'un goût amer. Il est donc impossible que les deux athlètes l'aient absorbé sans s'en apercevoir (p. 18)

Dans le même récit, le narrateur, confiant, verse dans la prophétie, devant l'hostilité du chef de la brigade des stupéfiants, convaincu de la culpabilité des athlètes africains :

Scorpion ne répondit pas. L'hostilité du chef de la brigade des stupéfiants ne l'étonnait pas. Elle le consternait plutôt. Lorsque la vérité éclaterait – *elle éclate toujours*³⁷ –, le policier n'en serait que plus gêné (p. 57)

Fort de cette autorité, le narrateur va ainsi chercher le ralliement du lecteur. Son souci de proximité avec lui ne se borne pas seulement au décryptage d'un jargon énigmatique. Il s'intensifie avec le dévoilement des pensées les plus intimes de l'ennemi (du héros), dont la psyché n'échappe plus au lecteur, qui découvre alors ses sombres intentions. Comme lorsque le narrateur introduit le lecteur dans les pensées racistes de Waldo « le tueur d'élite », lors de son arrestation :

[...] Waldo regardait Scorpion, et maintenant il semblait le voir pour la première fois. Il détaillait le smoking blanc impeccablement coupé, le mince visage osseux, l'inquiétant petit revolver.
« Autrefois, les nègres ne portaient pas le smoking », pensa Waldo (*Le tueur d'élite* : 109)

De la perspective du narrateur de cette série, les termes de l'altérité se posent dans leur dimension conflictuelle, avec la diabolisation de l'adversaire. Aussi verse-t-il abondamment dans le commentaire de type axiologique. Dans la configuration d'un genre sous tension avec la morale, l'Autre (qui symbolise l'ennemi) ne peut que jouer le mauvais rôle, confiné qu'il est, dans une altérité radicale. C'est lui qui sera animé d'intentions malveillantes et c'est lui qui portera l'odieux de la machination, du complot ourdi dans l'ombre. Débarrassé de toute considération morale, il se vautre dans la fange du mal, lui qui s'adonne aux sévices et tortures les plus atroces, commet les crimes les plus sordides pour atteindre ses noirs desseins. Et quand il se sent menacé, il n'hésite pas à éliminer les témoins gênants pour rester dans l'atmosphère machiavélique de l'ombre. Et si le héros est amené à donner des coups, voire à tuer, c'est qu'il y est contraint, dans la logique de la légitime défense, au risque de perdre sa vie et, surtout, de laisser triompher le mal et les méchants. D'ailleurs, le narrateur des aventures de Scorpion ne précise-t-il pas toujours que ce dernier répugne à donner la mort? Le sordide qui entoure les détails sur les meurtres commis par l'adversaire, ou l'indignation de Scorpion devant tel spectacle d'un cadavre horriblement torturé, n'ont alors pour fonction que de susciter la répulsion du lecteur, définitivement convaincu du bien fondé de l'action du héros. C'est à ce prix que s'assure la convergence de regards dans le roman d'espionnage, objectif du narrateur vis-à-vis du lecteur. Un lecteur qui,

certes, regarde avec les yeux du narrateur. Mais force est de constater qu'il s'agit d'un regard moins perçant, moins assuré car, en fait, il n'y a pas du tout de regard africain sur le monde, la posture contre-espionne du héros le contraignant à jouer les donneurs de leçons. Discours de victime, souvent bouffi de bonne conscience. Mais, posture faible, qui privilégie la justification à l'action³⁸. Alors que l'espion national s'engage sans état d'âme dans l'action, le héros supranational s'engonce, lui, dans la justification, empreinte de moralisme.

Croire sans avoir... vu

Si la défense de la patrie est un critère essentiel à la configuration de l'espionnage comme genre, ce critère n'a de pertinence qu'en lien avec un acteur non moins important : le lecteur. Lecteur non seulement comme un des piliers d'un genre qui assume son ancrage industriel, mais aussi et surtout comme enjeu du trafic des regards qui lui est inhérent. Espionnage comme affaire de sens qui propulse, au premier plan, la question du regard. Le roman d'espionnage est au carrefour d'un intense trafic de regards : regards naïfs, détournés de la réalité cachée, regards perspicaces, qui percent l'écran de l'apparence pour dévoiler, regards (dés)orientés pour aboutir à la même vision du monde... La question du regard renvoie à la perception de la réalité, ici, toujours double, trouble : une dimension factice et une dimension voilée. Du fonctionnement de l'espion, héros des batailles de l'ombre, vis-à-vis du lecteur, transparaît une sorte de paradoxe éthique : alors qu'il affûte le regard du lecteur à l'encontre de l'ennemi, l'espion requiert une confiance aveugle de ce même lecteur, comme si, à elle seule, son action était le gage de sa crédibilité. Alors, espionnage, affaire de sens? Certes. Mais aussi, affaire de croyance. Et le lecteur du roman d'espionnage ne saurait endosser l'attitude de l'apôtre Thomas : lui doit croire sans avoir vu.

Bibliographie

Corpus

Scorpion l'Africain. 1976. *Le tueur d'élite*. [Une aventure de Scorpion l'Africain racontée par Aziz Maarouf]. Paris, coll. « Les archives secrètes du BSI » dossier n°1 Kinshasa.

Scorpion l'Africain. 1976. *Les statuettes sanglantes*. [Une aventure de Scorpion l'Africain racontée par Omar Kapoko]. Paris, coll. « Les archives secrètes du BSI » dossier n°2 Monrovia

Scorpion l'Africain. 1976. *Athlètes à abattre*. [Une aventure de Scorpion l'Africain racontée par Jean-Pierre Dikolo]. Paris, coll. « Les archives secrètes du BSI » dossier n°3 Montréal.

Scorpion l'Africain. 1976. *Les Affameurs*. [Une aventure de Scorpion l'Africain racontée par Sidiki Fall]. Paris, coll. « Les archives secrètes du BSI » dossier n°4 Sahel.

Scorpion l'Africain. 1976. *Machines à découdre*. [Une aventure de Scorpion l'Africain racontée par Jean-Pierre Dikolo]. Paris, coll. « Les archives secrètes du BSI »

dossier n°6 Angola.

Scorpion l'Africain. 1976. *Trafic d'âmes*. [Une aventure de Scorpion l'Africain racontée par Julien Kakou]. Paris, coll. « Les archives secrètes du BSI » dossier n°7 Dakar.

Scorpion l'Africain. 1976. *Vacances chargées*. [Une aventure de Scorpion l'Africain racontée par Samba Sow]. Paris, coll. « Les archives secrètes du BSI » dossier n°8 Abidjan.

Articles et ouvrages théoriques


Dewerpe, Alain. 1994. *Espion. Une anthropologie historique du secret d'Etat contemporain*. Paris, Gallimard.


Kesteloot, Lilyan. 2004. *Histoire de la littérature négro-africaine*. Paris, Karthala-AUF, coll. « Lettres du Sud ».

Nyela, Désiré. 2005. "Samat, Janus et guerre secrète" in *Le roman d'espionnage des années 30*. Bruno Baube (dir.), *Le Rocamboles*, n°33.


Nyela, Désiré et Paul Bleton. 2009. *Lignes de fronts. Le roman de guerre dans la littérature africaine*. Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal.


Notes


¹  Il s'agit de Jacques Chirac, ancien président de la république, situé politiquement à droite, qui, en pleine cohabitation avec un gouvernement de gauche, avait ainsi qualifié la réduction hebdomadaire du temps de travail à 35 heures.


²  À ce sujet, lire Désiré Nyela et Paul Bleton: *Lignes de fronts. Le roman de guerre dans la littérature africaine*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2009.

³  Nous pensons aussi à la quasi inexistence sur le continent de structures d'une industrie culturelle.


⁴  Comme celle de Soundjata dont la soeur, Nana Triban, introduite dans l'intimité du roi de Sosso, avait révélé le secret de sa vulnérabilité à son frère.


⁵  Où pullulent les indicateurs de police.


⁶  On pense par exemple à *Murambi*, avec le personnage de Jessica Kamanzi, agent de liaison du FPR, infiltrée dans la ville de Kigali.


⁷  On pense au *Bel immonde*, avec ce duo composé du ministre et de sa


maîtresse, redoutable espionne au service de la rébellion.


8  Comme dans *Allah n'est pas obligé* de Kourouma, où nombre d'enfants soldats sont utilisés comme d'efficaces agents de renseignements.


9  Guy Ossito Midiohouan va jusqu'à considérer Panet comme un espion à la solde de la France.


10  Il s'agit-là de l'une des principales caractéristiques de cette littérature, indépendamment de l'existence ou non dans tel lieu des structures de cette industrie.


11  Nous jouons ici avec le titre du roman de Zakaria Lingane, paru aux éditions Lanctot en 2000.

12  Seul roman de la série que nous n'avons pu obtenir.

13  Des patronymes à consonance arabe, bantoue (Afrique centrale) et ouest-africaine (Côte-d'Ivoire et Sénégal).


14  Principe qui, toutes proportions gardées, n'est pas sans rappeler la série du Poulpe, avec un héros sériel, Gabriel Lecouvreur dit « Le Poulpe », dont les histoires sont racontées chaque fois par des auteurs différents.


15  Organisation de l'unité africaine, devenue quelques années plus tard UA (Union africaine).

16  Scorpion doit son nom de code au colonel Adekunle, surnommé le Scorpion noir, qui s'est illustré lors de la guerre civile nigériane, connue sous le nom de guerre du Biafra. Il est intéressant de voir que dans la série, cette guerre est désignée sous la formule « guerre du Nigeria ». Formule qui trahit l'orientation panafricaniste et l'appartenance du mentor de l'as du BSI aux forces fédérales.

















17  Ce type de personnage est un des poncifs du genre.

18  C'est-à-dire d'émergence d'une subjectivité.


19  Auteur populaire très prolifique, qui a, entre autres, donné dans le roman d'espionnage dans les années 30, avec sa série sur son héros sériel, Jean-Marie Le Coudrier. À ce sujet, lire Désiré Nyela : "Samat, Janus et guerre secrète" in Bruno Baube (dir.), "Le roman d'espionnage des années 30", *Le rocambole*, no 33, Hiver 2005.


20  Les aventures de Scorpion ne font pas exception au destin de la littérature africaine, dont les lecteurs se recrutent, dans leur grande majorité, ailleurs qu'en

Afrique.

- 21  Général et homme d'Etat romain, un des héros des guerres puniques.
- 22  Avec la disparition de Mobutu et de son régime, le Zaïre est devenu république démocratique du Congo.
- 23  Elle est secrétaire juridique dans un cabinet d'avocats.
- 24  À la suite de cet incident, la perquisition de la police portugaise a révélé le contenu suivant: 60 mortiers de 80, 100 lance-roquettes anti-chars RPG7, 700 mitrailleuses MG-1 7,62mm, 1200 fusils FAL 7,62mm et 2 tonnes de munitions.
- 25  Région qui couvre un ensemble de pays allant de la Mauritanie au Tchad.
- 26  Organisation des Nations unies pour l'alimentation et l'agriculture.
- 27  Opération destinée à acheminer les tonnes de céréales collectées auprès des pays donateurs aux populations des pays du Sahel.
- 28  Un as des services secrets soviétiques, qui fut un des instructeurs de Scorpion. Peut-être un autre indice quant à l'échec de la collection dont le public, français – faut-il encore le rappeler – est habitué aux espions nationaux ou issus de la CIA (Central Intelligence Agency) comme SAS Malko Linge de Gérard de Villiers, pour ne citer que celui-là.
- 29  Capitale de l'Italie mais aussi siège de la FAO.
- 30  Capitale du Libéria, tout premier pays africain indépendant.
- 31  Les jeunes Etats africains sont vulnérables, donc faibles. S'attaquer à plus faible est réprouvé par la morale.
- 32  *Athlètes à abattre*, p. 49.
- 33  Kesteloot, Lilyan. 2004. *Histoire de la littérature négro-africaine*. Paris, Karthala-AUF, coll. « Lettres du Sud ».
- 34  Comme c'est le cas de Jean-Marie Le Coudrier chez Jean-Toussaint Samat.
- 35  Comme ici dans la série sur les archives secrètes du BSI.
- 36  Un des agents du BSI, spécialiste en explosifs, qui apparaît aux côtés de

Scorpion dans le dossier no 8 à Abidjan.

37  C'est nous qui soulignons.

38  Même si, dans la résolution du mystère, Scorpion est dans l'action.